

# Régis Menev

## Lysistrata 68

comédie-spectacle érotique

---

### Résumé

Lizzy fait la grève du sexe tant que Pierre ira participer aux manifestations violentes de mai 68 à Paris.

Edith incite sa fille à faire durer sa grève, comptant que, quand Pierre sera bien privé, elle en fera son amant.

Dans l'intimité, pour obliger Pierre à renoncer aux combats de rue, Lizzy compte moins sur sa grève que sur l'exhibition de ses charmes sous divers prétextes faussement innocents.

Frustrée de sexe, Lizzy veut arrêter sa grève. Pour lui faire payer sa souffrance, Pierre dit en commencer une, avec Edith pour l'aider à la faire durer.

Afin de parvenir à faire l'amour avec Pierre, Lizzy se fait passer pour Edith et ils conçoivent un enfant.

---

## Distribution

1 femme et 1 homme (ou 2 femmes et 1 homme)

## Personnages

**Pierre** : un jeune homme, mari de Lizzy

**Lizzy** : une jeune femme, épouse de Pierre

**Edith Stratta** : mère de Lizzy, la cinquantaine

**Perrine** : fillette de quatre ans

Les rôles d'Edith et Lizzy (mère et fille) sont faits pour être tenus par la même comédienne.

Le rôle de Perrine est tenu par une marionnette ou un automate télécommandé.

## Costumes

Pierre est habillé comme un étudiant en 1968.

Lizzy est habillée à la mode de la fin des années 60.

Edith porte une robe rouge, ample, un collier voyant et des lunettes.

## Décor

Un salon / salle-à-manger avec coin-cuisine, banal, en 1968. La pièce comporte deux portes d'entrée et une petite fenêtre (une sorte de vasistas).

Elle est meublée d'un canapé transformable, d'une table, d'un placard au mur (en hauteur), d'un paravent, d'une télévision.

## Scénographie

Deux chœurs renouvelés des Grecs chanteront chacun un hymne à l'occasion d'un intermède. L'un représente un groupe de voisines, l'autre une troupe de manifestants de mai 68.

Chaque chœur peut n'être qu'une frise peinte descendue des cintres, ou projetée en vidéo sur le mur du fond. Selon le cas, les chants sont en direct ou enregistrés.

## Public visé

Adulte et / ou adolescent

---

---

## Acte 1

### Scène 1

Lizzy et Edith

*Lizzy est assise sur le canapé, montrant des signes d'inquiétude et d'impatience. Elle regarde sa montre, va pour allumer la télévision, se ravise, se rassied. Elle se lève à nouveau et allume le poste finalement. L'écran luit en veille contre le mur. Soudain, des sautes de lumière font place à des images du Quartier Latin à Paris en mai 1968 avec en fond sonore le vacarme d'une émeute : slogans des manifestants, charges de CRS, détonations des grenades. Lizzy, qui regardait debout, finit par éteindre la télévision parce qu'elle n'aime pas ce qu'elle y voit.*

*Elle va derrière le paravent. Elle pose dessus la robe qu'elle vient de quitter. Edith entre en scène. Elles se parlent, chacune d'un côté du paravent.*

**Lizzy** : Maman ? C'est toi ?

**Edith** : Pourquoi tu te caches là derrière ?

**Lizzy** : Je suis toute nue.

**Edith** : Qu'est-ce que tu mijotes ? Encore à te faire belle, pour une soirée aux chandelles ? Sors de là, que je te voie.

**Lizzy** : Je suis à poil, je te dis !

**Edith** : Mais je t'ai déjà vue à poil, avant même que tu aies des poils !

*On entend sonner à la porte d'une façon caractéristique.*

**Edith** (à Lizzy) : Qui c'est ? Tu attends quelqu'un ?

**Lizzy** : C'est Pierre.

**Edith** : Il sonne pour rentrer chez lui ?

**Lizzy** : Oui, pour me faire sentir qu'il n'est plus chez lui. J'y vais.

**Edith** : Dans cette tenue ? Toute nue ? Tu es folle ! C'est la dernière des choses à faire. Il va se jeter sur toi, vous allez vous retrouver au lit en moins de deux, et ta grève n'aura servi à rien.

*(Lizzy sort de derrière le paravent en finissant d'enfiler sa robe.)*

**Edith** : Tu n'as pas honte d'avoir un mari qui se bat dans la rue comme un chiffonnier ?

Il faut continuer à le priver complètement de zizi-panpan, on est bien d'accord ? Régime sec. Plus tôt il sera frustré, plus vite lui passera l'envie d'aller jouer aux cow-boys et aux Indiens au Quartier Latin. Le jour qu'il aura vraiment mal où je pense, on aura gagné.

**Lizzy** : Oui, maman, on aura gagné.

**Edith** : Ça en fera un de moins sur le champ de bataille. J'espère que le général de Gaulle ne va pas céder sur les principes. Les boulevards dépavés, les arbres arrachés, la violence dans la rue : à quoi ça ressemble ? C'est la chienlit, comme dit le général (qu'est-ce qu'il parle bien c't'homme-là !). Je n'ose pas imaginer ce que pensent les touristes ! J'espère que le général ne va pas céder sur les principes.

On a honte de savoir Pierre avec ses gauchistes. Tu ne crois pas qu'ils feraient mieux de penser à la rentrée des classes, plutôt qu'à la lutte des classes, ces bolchéviques au biberon ?

Il y a des matelas pour coucher par terre, partout, à la Sorbonne. Je ne te dis pas comment ils respectent la famille...

Le travail ? En plus de faire la grève des cours, ils foutent le bordel pour empêcher les autres d'étudier.

La patrie ? C'est plein de Juifs allemands, ils l'avouent eux-mêmes ! J'espère que le Grand Charles ne va pas céder sur les principes.

*(Edith sort.)*

---

## Scène 2

### **Lizzy et Pierre**

*(Pierre entre.)*

**Lizzy** : Ah, te voilà !

**Pierre** : Je peux repartir, si c'est comme ça.

*(Elle se laisse embrasser sur la joue, mais s'éloigne quand il se fait plus entreprenant.)*

**Lizzy** : Je ne te retiens pas. Je sens que tes barricades te manquent déjà.

**Pierre** : C'est toi que je veux.

**Lizzy** : Ils arrivent à occuper la Sorbonne, sans toi ?

**Pierre** : C'est toi que je veux.

**Lizzy** : Tu n'as rien à me dire ? Qu'est-ce que tu as décidé ?

**Pierre** : C'est toi que je veux.

**Lizzy** : Tu n'as pas tout ce qu'il te faut, là-bas ?

**Pierre** : C'est toi que je veux.

**Lizzy** : Je vais y faire porter ton lit, à la Sorbonne. Sauf que c'est déjà plein de matelas par terre, partout, à ce qu'il paraît. Maman dit que c'est Sodome et Gomorrhe, la Sorbonne occupée.

**Pierre** : Ta mère est une prolo honteuse qui aspire à la bourgeoisie. Elle gobe toutes les campagnes d'intoxication de la presse réac.

La petite est couchée ?

**Lizzy** : Qu'est-ce que tu crois ? A l'heure qu'il est ! Elle a une maman, Perrine. Une maman qui s'occupe d'elle, tandis que son père joue à la guerre... et n'est à la maison que pour sauter sa mère.

**Pierre** : C'est pas bientôt fini, cette grève absurde ? Grève de l'amour, je te demande un peu !

**Lizzy** : Ça n'est pas une grève de l'amour. Parce que je t'aime toujours, moi. Mon amour n'a pas changé. Seulement, je t'aimerais mieux en pacifiste, en non-violent. C'est pour ton bien.

Il ne tient qu'à toi de la faire cesser, cette grève du... de... du sexe ? Non, c'est pas joli. Une grève de... du lit... du coït... du tagada... des gros câlins... On ne sait pas comment dire. Disons : de la baise. Je fais la grève de la baise.

**Pierre** : D'accord. Mais ça n'empêche pas de se reproduire. Viens ! On va donner à Perrine un petit frère.

**Lizzy** : Il y a un autre mot que je ne trouve pas...

**Pierre** : Fornication ?

**Lizzy** : C'est ça !

**Pierre** : Se priver de fornication n'empêche pas la fécondation. Viens ! On va donner à Perrine un petit frère.

**Lizzy** : Je t'ai dit non.

**Pierre** : Tu n'as pas envie d'avoir un petit garçon ?

**Lizzy** : Si, mais pas avec un casse-cou toqué de guerrilla urbaine.

**Pierre** : Un petit bonhomme, pour jouer avec ?

**Lizzy** : Pour que tu lui apprennes à se bagarrer, au petit couillu ? A brûler des bagnoles, à balancer des pavés sur les flics ? Pour qu'un jour il me revienne éclopé ? Je ne vois pas l'intérêt.

**Pierre** : Allez... ça suffit, viens !

**Lizzy** : Maman dit que la Femme est l'Avenir de l'homme.

**Pierre** : A condition qu'elle n'arrête pas de faire des enfants. Tac-tac ? On y va !

**Lizzy** : euh... Non, c'est non !

**Pierre** : Ça ne peut plus durer, cette histoire. Qui t'a fourré ça dans la tête ? C'est pas ta mère, quand même ?

**Lizzy** : Ma mère est solidaire. Elle est fière de moi parce que je montre l'exemple. Les voisines aussi, elles en ont marre de voir des frères, des maris, des pères soi-disant scandalisés par les brutalités policières, mais qui ne rêvent que plaies et bosses ! Elles en ont ras-le-bol, comme on dit maintenant.

J'espère que tu ne remonteras plus à Paris. Reste donc à Dijon...

**Pierre** : Pourquoi tu ne me demandes jamais ce qui s'y passe, à Paris ?

Que les radios et la télé soient dans la main du Pouvoir gaulliste à la botte de l'oligarchie capitaliste, ça t'est totalement équilatéral ! Par contre, qu'un ministre pisse-froid et cul-pincé interdise aux garçons d'aller voir les filles à la cité universitaire, là, tu applaudis les quatre pattes à la fois, j'imagine ?

**Lizzy** : Faire la guerre au général de Gaulle, à quoi ça ressemble ? Voilà un homme qui a sauvé la France et vous, vous la mettez à feu et à sang ! Tu fais le jeu des communistes.

**Pierre** : Lizzy ! Pitié ! Laisse la peur du rouge aux bêtes à cornes !

**Lizzy** : Je n'aime pas te savoir avec ces étudiants qui campent à la Sorbonne au lieu d'étudier. Parce que, ces phraseurs, avec leur anarchisme de grands seigneurs, c'est qui ? Un ramassis de fils-à-papa !

**Pierre** : Un ramassis de fils-à-papa ? Mais c'est Radio Moscou qui s'exprime comme ça !

(A la salle : ) Ça manque de maturité politique dans cette maison... Voilà qu'elle gobe la désinformation de la racaille stalinienne, à

présent ! Trotsky avait raison : il ne suffit pas d'être au front. Encore faut-il gagner la bataille de l'arrière !

*(Il scandé le slogan :) « Gaul-listes, com-munistes, im-mo-bilistes, même... combat ! »*

**Lizzy** : Taratata ! Oui, monsieur ! Je persiste et signe ! Un ramassis de fils-à-papa qui lancent des cocktails Strogonoff sur des paysans bretons devenus flics pour pas crever de faim. Une bande de futurs bourgeois qui vous envoient au casse-pipe pour être plus vite, à leur tour, des bourgeois !

Vous, les gauchistes, vous êtes contre la société de consommation. Mais attends qu'ils héritent de leurs papas : ils vont vous en faire bouffer, des images et des mirages, quand ils auront mis la main sur la télévision !

**Pierre** : En attendant, on a un Quartier Latin digne de ce nom, à la hauteur de sa réputation. Voilà qu'on se parle ! On refait le monde, on fait sauter les vieux verrous. Ça bouge, ça revit !

**Lizzy** : Quand est-ce que tu remontes à Paris ?

**Pierre** : Pas avant d'avoir fait l'amour. Tu es ma femme, après tout. C'est que j'ai mal, moi.

**Lizzy** : Mal où ? A ton ego de petit coq dressé sur ses ergots ? Ça me fait plus mal qu'à toi.

**Pierre** : Deux mois !

**Lizzy** : Non : deux semaines !

**Pierre** : Deux semaines ? Tu parles !

**Lizzy** : Si. Deux semaines. Depuis que tu as filé à Paris aux premières barricades.

**Pierre** : Bon, mettons deux semaines. Mais tu n'as pas idée de ce que ça me fait et tu t'en fous !

**Lizzy** : Une grève, c'est fait pour emmerder le monde, c'est toi qui me l'as dit.

**Pierre** : C'est surtout fait pour défendre l'outil de travail. Est-ce par hasard tu prendrais ton cul pour un outil de travail ?

Tiens, je vais te raconter un truc. L'autre nuit, on couchait à la fac pour éviter une occupation par les fachos. Sur le coup des trois heures du matin, je crevais de soif, je n'en pouvais plus. Impossible d'aller

chercher de l'eau : on avait su par les anars qu'il fallait s'attendre à une descente des fachos. Figure-toi que le type qui dormait à côté, il avait du vin : une bouteille pleine. Eh ben, il n'a pas voulu m'en donner !

**Lizzy** : C'était un facho ?

**Pierre** : Penses-tu, un Mao !

**Lizzy** : Et alors ?

**Pierre** : Alors, je lui ai foutu une manchette, là. Il a dégueulé tout son pinard.

**Lizzy** : Quand même...

**Pierre** : Il n'avait pas le droit de refuser. Ce vin-là, vu les circonstances, il n'en avait pas le monopole, par le fait.

**Lizzy** : Mais pourquoi tu me racontes ça ? C'est une métaphore ?

**Pierre** : On possède des trucs, des fois, qui ne sont pas rien qu'à nous. On en est dépositaire, par le fait. Et ça, ça comporte des obligations.

**Lizzy** : Comprends pas. Tu vas encore remonter à Paris ? Reste donc à Dijon...

**Pierre** : Ça n'est pas le moment de flancher. Il se passe des trucs... Entre les syndicats qui veulent récupérer le mouvement et le gouvernement qui fait l'amalgame avec les casseurs, il faut rester mobilisés. Demain, on va à Billancourt, faire la jonction avec la classe ouvrière. Les gars de Renault, ça, c'est des mecs qui savent se défendre. Les boulons, avec eux, ça ne sert pas qu'à monter les bagnoles !

**Lizzy** : Tu vois, maman a raison. Un de ces jours, tu me reviendras estropié.

*(Elle va pour sortir. Il la rattrape et lui met la main aux fesses.)*

**Pierre** : Allez, sois pas vache !

**Lizzy** : Tant que tu iras à la bagarre, jamais ! Entre Français, en plus ! Maman dit qu'elle ne connaît rien de si vil que la guerre civile.

Je ne veux pas d'un homme bagarreur. C'est pour ton bien. Il ne tient qu'à toi que ça cesse.

**Pierre** : Rien qu'un petit coup...

**Lizzy** : Je ne suis pas une dépanneuse.

**Pierre** : Vite fait...

**Lizzy** : Manquerait plus que ça !

*(Elle hésite et finalement sort.)*

## Noir

---

### Scène 3

#### Pierre et Edith

**Pierre** : Bonsoir, belle-maman !

**Edith** : Pffff ! Belle-maman ! Arrête de me vieillir ! Je te dégoûte, ou quoi ?

Je te rappelle comment on s'est connu, nous deux. Si Lizzy n'avait pas été avec moi, ce jour-là, on serait ensemble, toi et moi. Je t'avais un peu tapé dans l'œil, ne me dis pas que tu as oublié !

**Pierre** : Je n'ai pas oublié, mais Lizzy m'a plu et on s'est mariés.

**Edith** : Pourtant, c'est moi qui t'avais vu en premier.

**Pierre** : Vous ne pourriez pas lui dire d'arrêter sa grève ?

**Edith** : Je te parle de nous deux. Tu dis que tu as mal, là. *(Elle essaie de lui toucher l'entrejambe)* Ça n'est pas sain, pour un homme, de rester comme ça.

**Pierre** : A qui le dites-vous !

**Edith** : Dis-donc, c'est pas les cochonnes qui doivent manquer, dans la Sorbonne occupée. Occupée à rien faire, d'ailleurs. Un vrai baisodrome, à ce qu'on raconte. Avec des matelas par terre, partout ! Et ça, c'est pas hygiénique non plus. Songe que tu as mieux sous la main.

**Pierre (énervé)** : Lizzy ? Elle ne veut toujours pas. C'est la grève de... du lit... enfin... du sexe, quoi ! Qui continue !

**Edith** : Je ne te parlais pas de Lizzy. Mais Lizzy a raison de faire grève.

**Pierre (très énervé)** : C'est ça, soutenez-là contre son mari !

**Edith** : Il faut bien que les femmes se serrent les coudes quand les hommes sont violents. *(Elle se frotte contre lui.)* Mais... je ne parlais pas de Lizzy.

*(Elle commence à retrousser sa robe. Il l'arrête de la main.)*

**Pierre** : *(Très très énervé)* : Figurez-vous que moi, le Gauchiste, moi, l'Enragé, je crois encore à la fidélité, à la parole donnée. Mais vous qui êtes de droite, vous auriez pu inculquer à votre fille le sens du devoir ! Du devoir conjugal, par exemple.

**Edith** : Je lui inculqué le sens du sacrifice. Il faut des sacrifices pour qu'une grève aboutisse !

**Pierre** : Pour ne pas briser sa grève, elle briserait les liens du mariage?

**Edith** : Lizzy met son point d'honneur à ne pas céder sur la violence. Elle veut que tu te calmes, c'est une question d'amour-propre. C'est ça : d'amour...propre ! C'est le cas de le dire !

**Pierre** : En somme, il faut que je couche avec sa mère pour être plus sûr d'être privé d'elle ?

**Edith** : Lizzy t'aime assez pour souhaiter que je te fasse du bien.

**Pierre** : Ça, c'est vous qui le dites.

**Edith** : En plus, elle n'en saura rien.

**Pierre** : Pour ce bien-là, pas de danger que je m'adresse à vous.

**Edith** : C'est ce qu'on verra.

**Pierre** : Pourquoi j'aurais besoin de vous ? Suffit d'un peu de patience.

**Edith** : Tout a une fin. D'ici un mois, quand tu auras vraiment mal où je pense, tu te jetteras sur moi.

**Pierre** : N'y comptez pas.

**Edith** : J'en suis certaine.

**Pierre** : Quand une femme affirme une certitude, c'est qu'elle veut s'en convaincre.

**Edith** : C'est pourtant la vérité.

**Pierre** : La Vérité, pour les femmes, c'est ce qui leur fait du bien.

**Edith** : Comment tu peux aimer la Femme avec tous ces défauts ?

**Pierre** : Ça n'est pas aimer la Femme que d'en faire une Vache Sacrée.

**Edith** : A propos de femme... (*Elle fait pigeonner son décolleté.*) Ne me dis pas que je n'ai pas de beaux restes... D'ailleurs, je compte sur toi, Pierrot, pour m'aider à rester jeune. Tu sais ce qu'on dit : 'Point ne se fane une bouche baisée'.

**Pierre** : Le coup de la belle-mère incestueuse ! Ma parole, on est dans une tragédie grecque !

**Edith** : Si tu crois que c'est facile, pour moi, de t'avoir toujours sous la main, trop près mais toujours trop loin.

**Pierre** : C'est avec Lizzy que je veux faire l'amour...

...Et lui faire un petit garçon. Ça ne vous dirait pas d'être grand-mère encore une fois ? Avec un petit-fils tout mignon ?

**Edith** : Pour que tu lui apprennes à se bagarrer, au petit couillu ? A brûler des bagnoles, à balancer des pavés sur les flics ? Pour qu'un jour il nous revienne estropié ? Je te remercie, je suis assez grand-mère comme ça.

*(Pierre va pour sortir.)*

**Edith** : Tu vas rejoindre tes Enragés ?

**Pierre** : Nous, on n'est pas des enragés...

**Edith** : Ça n'était pas une critique. Quand on voit ce qui se passe dans le monde, si on n'est pas indigné à ton âge, c'est qu'on n'a rien dans le citron... ni dans le caleçon, d'ailleurs.

Tu sais, je la conçois, l'ivresse que tu connais dans ces manifs ! Tu t'exprimes avec tes muscles, hein ? Tu te mets en jeu, tu te dépasses ! Je t'imagine en train de jouer à cache-cache avec la police dans Paris.

**Pierre** : Vous verriez comme on les fait tourner en bourriques, les chiens de garde du Pouvoir ! Le transistor collé à l'oreille, c'est génial : on sait d'avance où ils vont venir nous cueillir. Je ne vous dis pas comme on les fait courir. Suffit d'écouter les bonnes radios, celles qui ont des gars sur place, qui font leur boulot, pas comme celles du Pouvoir !

**Edith** : Les charges de C.R.S., rien que de les voir à la télévision, ça me donne la chair de poule ! Quand ils vous déboulent dessus, c'est au premier qui abattra un arbre, à qui culbutera une voiture pour les mettre en travers. Et les gens dans les appartements ! Ils vous balancent leurs vieux trucs par le balcon pour faire monter la barricade !

**Pierre** : C'est ça ! C'est vrai que c'est beau, c'est grandiose, l'Histoire qui accouche.

**Edith** : Tu es un homme, un vrai... On voit bien qu'elles te manquent, tes barricades.

Allez, file ! Va mettre la capitale cul par-dessus tête, si ça t'amuse !

**Pierre** : Cul par-dessus tête ? C'est Lizzy qu'il faut mettre cul par-dessus tête. Parce que sa grève du sexe, c'est totalement cérébral !

*(Faussement solennel :)*

Je vais afficher sur les murs de la Sorbonne...

Que la Femme est une chair que l'esprit emprisonne.

**Edith** : Allez, file ! On s'ennuie, en province. Moi, à ton âge, je serais montée à Paris tout pareil. Mais sois prudent : je n'ai pas envie de te voir estropié ! Un beau gars comme toi, qui peut encore servir !

**Pierre** : Merci du compliment.

**Edith** : Mais file donc ! Ça n'est pas Lizzy qui te retient, quand même ! Qu'est-ce qu'une partie de jambes en l'air quand il y a toute la société à foutre en l'air ?

## Noir

---

### ***Interlude : La chanson de route des émeutiers***

*Un chœur de manifestants apparaît pour chanter sur l'air du 'Chant du départ' :*

La bagarre en chantant nous ouvre des frontières  
Le goût du jeu guide nos pas.  
De province à Paris, ils accourent jeunes et fiers  
Pour participer au branle-bas.  
Arrière ! Ennemis de la transe  
Vive la vie de lait et de miel !  
Les yé-yés ont pris de l'avance ;  
Flics et pions, ravalez vot' fiel.

La joie de vivre nous appelle  
Sachons vaincre avec le fou rire  
(*Refrain*) Un chaud latin ne connaît qu'elle  
Pour elle le vieux monde doit mourir.

(*Ils scandent fortissimo tel un mot d'ordre entendu dans les stades:*)  
Ar-rive Pierrot ! Ar-rive Pierrot ! Ar-rive ! (*bis*)

## Noir

---

---

Scène 4

**Edith et Lizzy**

**Lizzy** : Maman ? Tu as vu Pierre ? Il t'a dit s'il restait ce soir ? Comment tu l'as trouvé ?

**Edith** : Pareil. Tout feu, tout flamme. Un vrai va-t-en guerre !

**Lizzy** : Ma grève n'a pas d'effet. Je me demande si c'est prudent de continuer. Pierre est trop volontaire.

**Edith** : Tu ne vas pas craquer, hein ? Sinon, que vont dire les voisines ? Tu sais que je veux être fière de toi !

**Lizzy** : Et s'il allait se trouver une rousse, dans sa Sorbonne occupée ? Une rouquine. Sur les murs, c'est marqué : 'Jouissez sans entraves'. On n'aime pas savoir son mari là-bas.

**Edith** : Ah, alors ! Si la jalousie s'en mêle... Mais pourquoi une rousse ?

**Lizzy** : Les rousses, Pierre en faisait une fixette avant de me connaître. Il en a eu des masses, avant moi.

**Edith** : 'Des masses' ? Il se fait mousser. Pierre qui mousse n'amasse pas rousses.

**Lizzy** : Je veux bien te croire... N'empêche que ça m'inquiète. Pas de quéquette pendant quinze jours, tu imagines !

**Edith** : Tu vas tenir bon, hein ? Tu es ma grande fille, tu ne vas pas flancher ?

**Lizzy** : Non, maman.

**Edith** : Tu te rappelles qu'on a décrété une grève indéfinie. Moi, je suis cent pour cent solidaire, tu le sais.

**Lizzy** : Oui, maman.

**Edith** : Tu fais ce qu'il faut, hein, j'espère ? Censure et embargo sur la bagatelle !

**Lizzy** : Oui, maman.

**Edith** : Blocus, motus et couvre-feu ! Pas question de craquer avant qu'il ne rende les armes...

**Lizzy** : Non, maman.

**Edith** : ...qu'il ne s'engage (promis, juré), à ne plus aller se bagarrer à Paris.

**Lizzy** : Oui, maman.

**Edith** : Tu gardes les genoux bien serrés, hein ? Après tout, comme ils disent à la Sorbonne, 'Ton corps t'appartient'!

**Lizzy** : Ce que je m'en voudrais, si c'était moi qui cédaient la première !

**Edith** : Je vais t'aider à la faire durer, ta grève, je te promets.

Tu imagines s'il nous revenait estropié ? Estropié pour la vie ? Hier, il y en a un qui a eu la main arrachée. Il a ramassé une grenade pour la renvoyer, ce crétin.

**Lizzy** : Quelle horreur ! Mon Dieu, pourquoi les hommes aiment tant se battre ?

**Edith** : Parce qu'ils sont belliqueux.

**Lizzy** : Belliqueux ?

**Edith** : Ça vient du latin 'belli' qui veut dire 'la guerre', et 'queue', qui se passe de commentaire.

**Lizzy** : C'est les hormones, ou la façon de les élever ?

**Edith** : Les hormones, surtout. C'est un mâle, ton Pierrot. Chez les animaux, c'est pareil.

**Lizzy** : Mais Pierre n'est pas un animaux !

**Edith** : Mal !... Un aniMAL ! Un animal mâle.

De toute façon, il est reparti. Il est en route vers Paris.

**Lizzy** : Non ! Non, non, non, oh, non, non, non !

**Edith** (*Reniflant*): Et c'est tant mieux ! Parce que ce soir, je sens que tu aurais craqué, vu le sort que tu as fait à la bouteille de patchouli !

## **Noir**

---

### ***Interlude : le chant de ralliement des voisines***

*Un chœur de femmes apparaît pour chanter sur l'air de : 'Je suis fier d'être bourguignon'.*

Vous les hommes, il faut que ça cogne,  
Vous aimez distribuer des gnons.  
Quand nos hommes en viennent aux pognes  
Trop souvent, nous nous résignons

#### *Refrain*

Quand ils nous croquent, ces charognes

De bonne pomme, on devient trognon.  
On est bonne pomme !  
On est bonne, pomme !  
On est pomme, mais bientôt trognon !

Ça se bagarre sans vergogne,  
Chiffonniers, ils n'ont rien d'mignon !  
Nous les femmes, on est en rogne  
Ils se moquent de notre opinion !

*Refrain*

*(Scandé fortissimo comme un slogan qu'on entend dans les stades:)*  
Tiens bon Lizzy ! Tiens bon Lizzy ! Tiens bon ! *(bis)*

---

**Acte 2**

Scène 1

**Pierre et Lizzy**

*(Lizzy est assise sur le canapé, vêtue d'une robe de chambre. Pierre est de retour de façon inopinée.)*

**Lizzy** : Ah, te revoilà, Che Guevara ? Ils vont savoir la faire, la Révolution, sans toi ?

**Pierre** : J'ai trouvé de l'essence nulle part. Par contre, des barrages de C.R.S partout. Dans la bagnole, j'ai des boulons, des nerfs-de-bœufs, des manches de pioches. C'était pas le moment que les flics me fassent ouvrir le coffre !

**Lizzy** : Tu ne seras pas à Paris pour le Grand Soir.

**Pierre** : Comme tu vois.

**Lizzy** : Tu vas rater la Lutte Finale !

**Pierre** : Je remonte demain, en passant par les petits chemins.

Je t'ai dit qu'on a des projets d'affiches, avec les copains des Beaux-Arts ?

**Lizzy** : Les copains, ou les copines ? Parce que les nanas des Beaux-Arts, maman dit qu'elles se baladent tout le temps à poil, forcément !

**Pierre** : Ta mère, ultime rempart de la morale bourgeoise ?

**Lizzy** : Mais ça tombe bien, que tu sois là, mon chéri. Parce que j'avais un justement un conseil à te demander. Quelque chose d'un peu... délicat.

**Pierre** : Si je peux t'aider...

**Lizzy** : Voilà : demain, j'ai rendez-vous chez mon médecin. Je me demandais si je pourrais y aller dans cette tenue.

*(Quittant sa robe de chambre, elle se montre vêtue seulement d'un court débardeur et d'un string. Pendant toute la scène, elle a des gestes et des postures provocants.)*

**Pierre** : C'est chez ta gynéco, ton rendez-vous ?

**Lizzy** : Non, mon généraliste. Tu sais, celui qui a une Jaguar.

**Pierre** *(les yeux ronds, avalant sa salive)* : Ben dis-donc !

**Lizzy** : C'est la dernière mode.

**Pierre** : Ah ! La mode ! Chaque année elle nous invente des zones érogènes !

**Lizzy** : Ça surprend sur le coup, mais c'est courant au Brésil. Ils appellent ça 'le fil dentaire', je me demande pourquoi. Tu sais, toi ?

**Pierre** : Il n'est pas cardiaque, j'espère, ton médecin ?

**Lizzy** : Pourquoi il serait cardiaque ?

**Pierre** : On ne sait jamais, les cordonniers étant les plus mal chaussés.

**Lizzy** : Maman dit que je peux y aller comme ça. Mais toi, dis-moi que ça n'est pas trop osé, je serai plus tranquille. Peut-être que ça conviendrait mieux à la plage ?

**Pierre** : Plutôt aux Folies Bergères. *(Il pense s'approcher d'elle. Il se ravise, se rassied.)* C'est toujours la grève ?

**Lizzy** : C'est toujours les barricades ?

*(Il essaie de saisir ses fesses.)*

Je t'interdis de me toucher.

**Pierre** *(hurlant :)* Il est interdit d'interdire !

**Lizzy** : Pas chez moi !

**Pierre** : En somme, je n'ai pas le droit d'être un homme. Ni à Paris, ni dans mon lit !

**Lizzy** : Par contre, tu as le droit dans ta cuisine. Et même le devoir. Tu vas m'aider en tenant l'escabeau.

*(Elle monte à l'escabeau qu'elle a approché du mur.)*

Il y a quelque chose que je veux dénicher dans le placard.

*(Pierre lui met la main aux fesses.)*

**Lizzy** : Pas touche !

**Pierre** : Y en a marre ! Ah, je ne sais pas ce qui me retient...

*(Elle fourgonne dans le placard haut placé. Elle se hausse sur la pointe des pieds pour faire jouer ses mollets et ses cuisses. Elle remue son derrière à hauteur du visage de Pierre qui tient l'escabeau. Tardant à trouver ce qu'elle cherche, elle chantonne pour accompagner le mouvement de sa croupe. La fenêtre s'allume et s'ouvre.)*

**La voix d'Edith** (*hors-scène*): Lizzy... Lizzy... Je te vois ! Lizzy, à quoi tu joues sur ton escabeau ? Continue comme ça, il va finir par craquer !

**Lizzy** : Penses-tu, c'est de l'alu. Je l'ai acheté au BHV !

*(On entend Edith claquer la fenêtre. Lizzy se retourne vers Pierre.)*

J'ai cherché, cherché, mais apparemment, il n'est pas là !

**Pierre** : C'était quoi ?

**Lizzy** : Un truc...

*(Elle descend les marches de l'escabeau, lentement, pour se montrer. Pierre essaie de la récupérer dans ses bras.)*

Ça va, je ne suis pas invalide.

**Pierre** : Ça va être l'heure de se mettre au lit.

**Lizzy** : Et toi, de prendre la route.

**Pierre** : Non, pas ce soir. Dis, ça te va rudement bien, ce truc brésilien. Ça t'a redonné confiance en toi. Une nouvelle fierté, on dirait !

*(Il l'enlace et rend très claires ses intentions.)*

**Lizzy** : Alors, c'est la paix ?

**Pierre** : Entre nous, bien sûr.

**Lizzy** : Mais à Paris ?

**Pierre** : On verra.

**Lizzy** : Ah, non ! J'ai été claire là-dessus : tant que tu insisteras pour faire la guerre : ceinture ! *(Il se fait plus pressant. Elle hausse le ton.)* Non, respecte le pacte ! La guerre ou l'amour, il faut choisir.

**Pierre** (*Il crie*) : Le pacte ? Quel pacte ? Pour un pacte, il faut être deux !

Tiens, je vais te raconter un truc. L'autre soir, j'étais sur une barricade, rue Soufflot. C'était l'enfer. Les flics nous balançaient des patates, ça pétait dans tous les coins. J'étais à moitié asphyxié, à cause des gaz. J'avais les yeux qui piquaient, le mouchoir sur la bouche, je pleurais comme un veau. Je m'abrite sous un porche. Là, je tombe sur un gars qui avait de l'eau pour se laver les yeux avec. 'Exactement ce qu'il me faut !', que je lui dis. Il n'a pas voulu m'en donner, ce salaud.

**Lizzy** : C'était un facho ?

**Pierre** : Penses-tu : un coco !

**Lizzy** : Et alors ?

**Pierre** : Alors, j'ai tapé dans le tas, vu que j'étais dans le cirage. Je te l'ai allongé sur le pavé, -raide. Non, mais, où on va ? si un coco refuse de partager son eau !

**Lizzy** : Pourquoi tu me racontes ça ? C'est une métaphore ?

**Pierre** : On possède des trucs, des fois, qui ne sont pas rien qu'à nous. On en est dépositaire, par le fait. Et ça, ça comporte des obligations.

**Lizzy** : Comprends pas.

*(On entend un enfant pleurer. Perrine s'est réveillée.)*

## Noir

---

### Scène 2

#### Lizzy et Pierre

*Pierre est couché dans le canapé qu'il a déplié pour y faire son lit. Il lit à la lumière d'une timide lampe de chevet. On entend sonner deux heures. Lizzy entre dans le salon, en petite tenue.*

**Lizzy** : Dis... je n'arrive pas à trouver le sommeil. Je suis inquiète, avec toute cette violence à Paris. Tu imagines, si ça venait jusqu'ici, et qu'on soit bombardés ? On ne saurait pas se protéger ! Jamais on ne s'est préparés. Comment on ferait, sous les bombes ?

**Pierre** : Mais qui veux-tu qui vienne nous bombarder ?

**Lizzy** : A la télé, j'ai vu qu'à Londres, ils avaient des sirènes et des abris, pendant la bataille d'Angleterre. Avant chaque bombardement, la population faisait un exercice.

**Pierre** : Mais qui veux-tu qui vienne nous bombarder ?

**Lizzy** : Est-ce que je sais, moi ! C'est toi le maquisard. Viens, qu'on fasse un exercice. Lève-toi.

*(Elle lui prend la main et l'extrait de son canapé.)*

A la télé, ils disaient que dans les bombardements, il ne faut jamais se planquer contre les murs. Il faut se cacher sous une table, faute de mieux.

**Pierre** : Ça ne serait pas pour les tremblements de terre, plutôt ?

**Lizzy** : C'est pareil. Allez ! Vas y ! Plonge ! Mais plonge donc !

*(Avec un crucifix qu'elle a décroché du mur, elle mime le vol d'un avion, en imitant le bruit d'un bombardier.)*

Les avions ! Vooouuuuuuuuuuh ! C'est eux ! Tous aux abris ! Vooouuuuuuuuuuh !

*(Elle se glisse sous la table du salon en faisant mainte contorsion sous le regard de Pierre. Elle l'attire à elle, il lui tombe dessus. Inévitablement, dans cet endroit exigu, elle le tripote, se frotte et se pelotonne contre lui.)*

**Lizzy** : *(Elle imite les émissions de la B.B.C. à destination de la France occupée, que les Allemands brouillaient.)* Piloulou... Piloulou... Piloulou... Ici, Londres... Piloulou... Piloulou... Piloulou... Les Français parlent aux Français. La France a perdu une bataille, mais n'a pas perdu... Ah, zut ! C'est de Gaulle qui parle. J'éteins, hein ? Je sais que tu ne l'aimes pas.

*(Elle se vautre sur Pierre.)*

Mais, tu te rends compte ? Passer des nuits entières, entassés comme ça, dans la promiscuité. Hou, la ! la ! Il devait s'en passer des choses ! Je parie qu'il y avait des petits malins qui ne manquaient d'en profiter.

*(Pierre ne réagissant pas, elle s'aperçoit qu'il s'est endormi.)*

Le voilà qui dort, mon Pierrot ! Il est fatigué, mon héros. Pauvre chéri...

Ah, ben mince, il est gonflé !

*(Boudeuse, elle va pour se replier dans la chambre.)*

Avantage : je n'aurai pas à rougir devant maman. La grève continue !

*(On entend un enfant pleurer. Perrine s'est réveillée.)*

Scène 3

*Suite de la précédente*

**Lizzy et Pierre**

*On entend sonner trois heures du matin. Pierre, recouché, s'est endormi sans éteindre sa lumière. Lizzy fait irruption dans le salon vêtue d'un pyjama.*

**Lizzy** : Pierrot ? Je ne te réveille pas, j'espère ?

**Pierre** : Hein ? Quoi ? C'est les fachos ? Où ça ?

Merde, je me suis endormi ! Ils sont combien ? Les copains, où vous êtes ? Où j'ai foutu les boulons, les nerfs-de-bœufs, les manches de pioches ?

**Lizzy** : Non, ça n'est pas les fachos, mon Pierrot, ce n'est que moi.

**Pierre** : Qu'est-ce qu'il y a ?

**Lizzy** : Ben, tu n'entends rien ?

**Pierre** : Non. Qu'est-ce qu'il faut entendre ? Les avions ?

**Lizzy** : Un moustique ! Zzzzzzzzz ! Zzzzzzzzz !

**Pierre** : Et alors ?

**Lizzy** : Il m'énerve. Jamais je ne pourrai dormir sans l'avoir assommé.

*(Elle se saisit d'une tapette à tuer les mouches et cherche des yeux le moustique. Pierre, qui s'est levé la regarde, bras ballants.*

*Elle se lance dans une chasse au moustique qui prend sous les yeux de Pierre la forme d'une sarabande élégante et provocante. Pour être à l'aise, elle quitte son haut de pyjama. Elle bondit, se plie, se dresse, se baisse, escalade table et chaises au passage : autant de mouvements et postures destinés à exhiber la grâce de son corps et la provocation de ses charmes.)*

Le voilà ! Non, là ! *(Elle quitte son bas de pyjama.)* C'est lui !

Ah, le coquin, il est malin ! Mais je l'aurai !

**Pierre** : Arrête ! C'est bon. Viens !

**Lizzy** (essoufflée) : Non ! Je le vois !

**Pierre** : Si ! Arrête ! Je l'ai eu ! Il s'est posé sur mon front, je l'ai écrasé.  
Viens !

*(Pierre s'approche d'elle. Elle l'évite. Il parvient à l'immobiliser en la prenant dans ses bras.)*

**Lizzy** : Qu'est-ce que tu fais ? Lâche-moi !

*(Ils luttent.)*

**Pierre** : Ce coup-ci, je t'aurai. Tu passes à la casserole.

**Lizzy** : Qu'est-ce qu'on dit à sa Lizzy ?

**Pierre** : Merci

**Lizzy** : Ne fais pas l'idiot. Qu'est-ce qu'on promet ?

**Pierre** : Pft ! ?

**Lizzy** : Répète après moi : 'Plus jamais je n'irai à Paris casser du flic et des autos. Je ne veux plus me battre comme un chien. Je rentre à la niche pour de bon.

**Pierre** : Non, mais, ça va pas ? Ah, je ne sais pas ce qui me retient...

*(Pierre se recouche et s'enfouit sous son drap. On entend un enfant pleurer. Perrine s'est réveillée.)*

## Noir

---

### Scène 4

#### **Perrine**

*Perrine apparaît sur scène dans son petit pyjama. C'est une marionnette ou un automate téléguidé qui représente une fillette de quatre ans. Elle tient dans ses bras son baigneur. On voit Pierre côté cour et Lizzy côté jardin surveiller ce que fait la petite.*

**Pour connaître la fin de la pièce contacter l'auteur :**

Régis MENEY 16 place de la Libération 21000 – Dijon – France

Téléphone : 0033 03 80 30 68 40

[regismeney@hotmail.com](mailto:regismeney@hotmail.com)

---

© Texte déposé